

Le corps dans tous ses états

M. Louis-Courvoisier

Micheline Louis-Courvoisier
Institut d'éthique biomédicale
Programme des Sciences humaines
en médecine
CMU, 1211 Genève 4
Micheline.Louis-Courvoisier@unige.ch

Livre commenté :

Daniel Pennac. *Journal d'un corps*. Paris : Gallimard, 2011, 390 pages.

Rev Med Suisse 2012; 8: 1295-6

Le corps, toujours le corps. Celui qu'il faut entretenir (au moins 30 minutes de marche par jour), celui qu'il faut modeler (au bistouri ou à la pince à épiler), celui qui est stigmatisé (trop gros ou trop maigre), celui qui ne correspond jamais aux normes, celui qui ne répond pas aux médicaments inventés pourtant exprès pour lui, celui qui ne fait pas ce que l'on veut, celui qui ne va pas où on veut, celui qui n'est pas comme on veut, celui qui résiste. En fait à quoi résiste-t-il ? A une image collective, à des attentes individuelles établies en fonction de ce qu'un corps standard peut ou doit faire, à une lente désappropriation de soi au profit d'un profil modèle. L'esthétique (la part diabolique peu avouable et combien tyrannique) et la santé publique (la part angélique mais tellement contraignante) se liguent pour nous détacher d'une forme d'intelligence physiologique, d'une sensation corporelle intuitive et immédiate.

Ne vous méprenez pas sur mon propos. Il ne s'agit pas ici de convoquer les gourous en tous genres qui nous enjoignent d'entreprendre des régimes multiples censés lutter contre les agressions extérieures ou réhabiliter une attention aux bienfaits de la nature sur notre corps. Ceux-là aussi participent aux diktats ambiants et à une forme de dépossession corporelle.

En tant qu'historienne, j'ai été amenée à lire quelques centaines de lettres écrites par des malades du 18^e siècle. Ils additionnent images, métaphores et comparaisons pour tenter de décrire les effets de la maladie, de l'environnement, du tempérament, sur leur corps. Le défi pour ces malades est important : une médecine basée essentiellement sur les symptômes et l'éloignement

géographique du médecin les contraignent à la précision de l'énonciation sous peine de recevoir, par lettre également, une prescription thérapeutique qui manquerait sa cible. Pour être soulagés, ils sont tenus de trouver les mots et les formules de style connecteurs entre eux-mêmes et leur médecin. Ces récits ne sont pas particulièrement sophistiqués, leur vocabulaire n'est pas différent du nôtre, mais ils étonnent par leur créativité et leur capacité à traduire une compréhension sensorielle d'eux-mêmes.

Là encore, ne vous méprenez pas. La lecture de ces lettres montre également à quel point il est préférable d'être malade aujourd'hui plutôt qu'au 18^e siècle. Les malades d'alors avaient des mots pour dire leur souffrance, mais quelle souffrance ! La médecine et la santé publique du 19^e et du 20^e nous en épargnent beaucoup. Songez simplement aux dégâts affreux et séculaires qu'a causés la syphilis, susceptible d'être miraculeusement soignée par les antibiotiques. Mon propos ne relève pas d'un passéisme ringard, mais plutôt d'une interrogation sur notre lien contemporain entre les mots, le corps et la subjectivité profonde.

Cette interrogation, latente depuis des années, a ressurgi à la parution du *Journal d'un corps*, de Daniel Pennac. Il s'agit d'un roman écrit par un narrateur dont on ne connaît pas le nom et qui commence son journal à l'âge de douze ans (le 28 septembre 1936). A sa mort, ce journal est remis à sa fille Lison, accompagné d'une lettre qui justifie les impératifs d'une écriture au jour le jour, et qui décrit l'épisode traumatisant précédant sa décision. C'est l'effet humiliant d'une frayeur qui le pousse à prendre cette décision. En effet, lors d'un jeu (sadique pourrait-on préciser) durant un camp de louteteaux, il a été attaché à un arbre et abandonné. Une terreur l'envahit peu à peu à tel point qu'elle se manifeste par tous ses sphincters. Puis il commence son journal par ces mots : «je n'aurai plus peur, je n'aurai plus peur», injonction répétée cinq fois ; il poursuit en faisant une liste de ses peurs, qui commence par celle de sa mère. Cette dernière, une vraie Folcoche, l'effraie, le méprise, l'humilie, apprendra-t-on au fil des pages. Lorsqu'il refuse de se regarder dans le miroir, elle lui décrit l'image qu'elle a de lui : «Tu ne ressembles à rien ! Tu ne ressembles *absolument à rien*¹» (p. 27). C'est l'absence de contour combinée au tintamarre sensoriel, c'est la recherche de sa

propre consistance, qui lui fait prendre la plume. «Au fond, ce journal aura été un perpétuel exercice d'accommodation. Echapper au flou, maintenir le corps et l'esprit dans le même axe... J'ai passé ma vie à faire le point» (p. 298).

Le narrateur cherche, par l'écriture, la connexion entre lui et son corps : «Si je décris *exactement* tout ce que je ressens, mon journal sera *l'ambassadeur* entre mon esprit et mon corps. Il sera le traducteur de mes sensations» (p. 32). Cette attention quotidienne à ses sensations et aux mots pour les dire lui permettrait de ressembler à son ami Robert «qui vit en amitié avec son corps. Son corps et son esprit ont été élevés *ensemble*, ils sont bons camarades» (p. 59). Il constate, au fil de ses réflexions, que cette connexion ne s'effectue pas en circuit fermé. Le regard de sa mère l'annule ; celui de son père «mort vivant rendu par la Grande Guerre», l'a éclairé à distance avant de mourir. Mais il y a Violette, la bonne, sa mère de substitution : «mon corps est aussi le corps de Violette» (p. 42). L'odeur de Violette était son manteau à lui (p. 137). A tel point d'ailleurs qu'elle parvient à soulager ses douleurs par «l'anesthésie auditive». Quand elle devait soigner un bobo en lui versant du calva sur la plaie, elle se mettait à hurler à sa place. Les cris de Violette absorbaient littéralement la douleur de l'adolescent.

A mesure que le narrateur grandit, il y a d'autres corps auxquels se connecter. Celui de sa première amante, celui d'une femme dont il est amoureux mais : «Je n'aime pas son odeur. Je l'aime mais je ne peux pas la sentir. En amour, il n'y a pas d'autres tragédies» (p. 137). Celui de ses enfants et de ses petits-enfants. A la naissance des jumeaux de sa fille, il précise : «Grégoire n'est pas plus lourd mais infiniment plus *dense* que Philippe» (p. 252). Et finalement celui de ses amis : «Je hais les amis en esprit. Je n'aime que les amis de chair et d'os» (p. 334), remarque le narrateur à propos des «amis» qui disparaissent quand la souffrance ou la mort deviennent trop visibles.

Le narrateur tente de capter la nature de ses émotions à travers l'impact qu'elles impriment sur son corps. On l'a vu plus haut, c'est l'expression corporelle de sa peur qui l'incite à écrire. Mais un large échantillonnage d'émotions est passé au crible de locutions métaphoriques évoquant la chair. Ainsi, constate-t-il que l'angoisse se manifeste par «la gorge nouée, la respiration

¹ Les mots sont soulignés par Daniel Pennac.

brève, le poumon étriqué, les dents serrées» (p. 155), «la pensée aussi courte que le souffle, ébauche de gestes, ébauche de phrases, ébauche de réflexion, rien n'aboutit, tout rebondit vers l'intérieur» (p. 197). N'est-ce pas une manière de dire que la «maladie de l'âme vient du fait que l'on a un corps», comme le disait l'historien Jackie Pigeaud, dans une émission de radio portant sur la mélancolie.² A ce propos, le diariste écrit : «on dirait que la mélancolie remplit l'espace laissé vacant par le sang perdu» (p. 201). Et plutôt que de décortiquer l'émotion le narrateur choisit de circonscrire la sensation qui y est liée, de trouver les métaphores qui pourraient les traduire.

Il est intéressant de relever que dans ce journal, la perception humorale du corps est discrètement présente. Les sphincters, les règles, le sperme y murmurent et rappellent de loin les descriptions presque odorantes à force de détails des malades d'il y a deux siècles. Le sang et les larmes, évacuations inodores qui ont pu traverser intactes la pudibonderie du 19^e siècle sont plus présents. A la fin de la guerre, lors d'une cérémonie en présence, semble-t-il, du général de Gaulles, le narrateur a versé «toutes les larmes de son corps», expression qu'il prend au pied de la lettre. «En pleurant, on se vide infiniment plus qu'en pissant, on se nettoie infiniment mieux qu'en plongeant dans le lac le plus pur, on dépose le fardeau

de l'esprit sur le quai de l'arrivée» (p. 117). Ces passages rappellent les descriptions d'autres auteurs qui se sont rappelé que leur corps était partiellement hydraulique. Que l'on pense à l'entame du livre de Philippe Labro sur sa dépression : «Quelque chose a changé. Lorsque je me réveille, je suis en nage (...). Pourquoi avoir plongé cette nuit dans ce liquide qui semble parti de ma poitrine pour faire de mon corps une chose molle et mouillée, une serpillière bonne à jeter?»³ ou encore «du jus de nuit qui assèche» et autres fluides corporels abondamment décrits par Vincent Borel.⁴ «Je me liquéfie», «je fonds», «je suis vidée», «j'ai le sang chaud» sont des expressions encore couramment utilisées. Sont-elles à ne prendre qu'au sens figuré ou rappellent-elles une sensation corporelle archaïque ?

Ce journal a été tenu par le narrateur jusqu'à sa mort, à l'âge de 87 ans et 19 jours. Il évoque le corps sain et ses jouissances, le corps malade, les bobos, les blessures, les souffrances, les signes de la vieillesse. Il a eu affaire à des médecins et des chirurgiens, tour à tour admirés, critiqués, scrutés. A propos d'une consultation chez un gastro-entérologue suite à l'angoisse d'avoir un cancer, le narrateur écrit : «Je scrutais son visage (...). Il n'y avait rien d'autre à lire sur cette tête de spécialiste que cette information-là (le médecin lui annonçait un examen supplémentaire à faire), mais mon hypochondrie prêtait à chacun de ses traits d'inavouables pensées» (p. 129). Qui d'entre nous n'a pas ausculté les traits de son médecin tandis que ce dernier scrute une radio ou qu'il palpe notre abdomen ? A d'autres moments, le narrateur plaint le corps médical. Ainsi, lorsque son oncle lui demande s'il souhaite devenir médecin, l'ado-

lescent lui répond qu'en aucun cas : «Quant à soigner les gens... il faut d'abord perdre beaucoup de temps à les guérir des histoires qu'ils se racontent à propos d'un corps qu'ils n'envisagent que sous l'angle moral. Je n'aurais pas la patience d'expliquer à tante Noémie que la question n'est pas de savoir si elle "mérite" ou non son emphysème» (p. 93).

Dans ce *Journal d'un corps*, Daniel Pennac parvient à se dégager de plusieurs tendances, celle du tout émotionnel, celle du tout naturel, celle du nombrilisme et celle du corps à la fois omniprésent et désincarné. Un vrai tour de force réussi grâce à une construction subtile et à une langue précise (on retrouve bien sûr le Pennac de la *Fée carabine* et autre *Petite marchande de prose*). L'architecture du livre est simple puisqu'il s'agit d'un journal. Mais certaines parties, dont la lettre introductive, sont des passages adressés à Lison, commentant le texte et lui donnant des éclairages contextuels nécessaires à sa compréhension. Ces incursions informatives permettent de rompre la monotonie d'un journal et de personifier ce corps sans nom (il a été anonymisé car il s'agit d'un «vieux sage» à la réputation internationale). Il fallait un auteur comme Pennac pour restituer la précision des sens et des sensations. Pennac, dont l'écriture est subtile, ciselée, concise, légère, humoristique et imagée. Le langage de ce texte n'est pas superposable à celui des malades du 18^e siècle, un corps fictionnel du 21^e siècle n'étant pas du même registre qu'un corps réel dans la souffrance, et encore moins à deux siècles de distance. Néanmoins, la chair, les humeurs et les métaphores sont bien là.

2 France Culture. Anatomie de la mélancolie. La catharsis baroque, 2007.

3 Labro P. *Tomber sept fois, se relever huit*. Paris : Albin Michel, 2003, p. 13.

4 Borel V. *Vie et mort d'un crabe*. Arles : Actes Sud, 1998, qui a fait l'objet d'une chronique dans *Médecine et Hygiène* 2004; 62:2149-50.